

Zeitschrift:	Revue de linguistique romane
Herausgeber:	Société de Linguistique Romane
Band:	29 (1965)
Heft:	115-116
Artikel:	Échos d'un message linguistique : œuvres et leçons de Gustave Guillaume
Autor:	Guillaume, Gabriel
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-399366

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ÉCHOS D'UN MESSAGE LINGUISTIQUE : ŒUVRES ET LEÇONS DE GUSTAVE GUILLAUME

J'aurais à dire quelles leçons j'ai trouvées dans l'enseignement et les œuvres de Gustave Guillaume, quel intérêt ils offrent pour des études de textes et de style, aussi bien que pour des études de sémantique et de lexicologie, comment, enfin, son message linguistique est de ceux qui m'ont révélé les profondeurs et l'envergure de la grammaire.

Un certain nombre de cours suivis fidèlement de loin en loin et les entretiens dont j'ai bénéficié ont pu être éclairés par les commentaires de plusieurs disciples, spécialement de M. Valin.

Mais dans cette communication¹ je m'en rapporterai, avant tout, aux ouvrages publiés de Gustave Guillaume, particulièrement au *Problème de l'article*².

*
* *

Entre les années 1954 et 1959, il m'est arrivé d'entendre Gustave Guillaume dire en ces termes ou en propos équivalents : « Je n'étudie pas le style ». Cependant n'est-il pas aisé de montrer qu'il fut aussi, indirectement et directement, un maître en études de style ? Le *Problème de l'article* tout d'abord n'a-t-il pas une place éminente parmi les manuels de stylistique ?

Ce livre est illustré, bourré d'exemples nombreux, d'extraits parfois assez longs. On y voit le grammairien réagir devant ces textes, nous livrer son impression et son jugement, tout en analysant d'une manière originale la petite ou longue citation.

1. Communication présentée au XI^e Congrès International de Linguistique et Philologie romanes (Madrid, 1^{er} au 9 septembre 1965).

2. *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Hachette, 1919. (Tous les détails typographiques de cette édition ne pourront être reproduits).

Au cœur du livre il y a quatre chapitres qui pourraient en somme passer intégralement dans un traité de stylistique ou de critique littéraire. Ils s'intitulent respectivement :

- X. — L'extension impressive.
- XI. — La limite de l'extension impressive.
- XII. — Le halo impressif.
- XIII. — Le relief impressif.

Ce dernier chapitre, le « relief impressif », présente « la théorie de l'article *un* », qui, en tant qu'article, ne comporte que des emplois impressifs. Le mot « *un* », employé expressivement, n'est en effet rien d'autre que l'adjectif de nombre » (p. 189, en note). Il étudiera dans une deuxième partie les emplois « par lesquels l'idée émerge, pour ainsi dire, des impressions qui occupent les arrière-plans de la pensée. » (p. 198) Ainsi, dans l'hypothèse, qui

« est de degré fort, et très apparente, lorsque quelque chose est imaginé, créé en esprit. [...] « Exemple : 'Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais *une* petite maison rustique, *une* maison blanche avec *des* contrevents verts, et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile... J'aurais pour cour *une* basse-cour et pour écurie *une* étable avec des vaches, pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais *un* potager pour jardin et pour parc *un* joli verger' (Rouss., *Emile*, IV).

Remarque. — Après avoir imaginé plus ou moins longtemps, la pensée s'apaise. Bientôt elle prend appui sur ses propres créations qui, passées au second plan de l'esprit, lui font l'effet d'autant de réalités. A un moment donné, l'illusion peut devenir assez forte pour que plus rien ne s'oppose à l'extension impressive. C'est ainsi que le morceau précédent se continue comme suit : '... et pour parc un joli verger. *Les* fruits, à la discréption des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis... par mon jardinier.' L'article *les*, devant *fruits* procède d'une association d'idées que le caractère hypothétique des images n'empêche plus, n'étant plus senti.

Il peut arriver que la pensée qui imagine soit en proie à des sensations d'une acuité particulière. Le relief de l'image est accru d'autant. Ex. : '... le révérend achevait de revêtir sa chasuble dans la petite sacristie du château, et, l'esprit déjà troublé par toutes ces descriptions gastronomiques, il se répétait à lui-même en s'habillant : 'Des dindes rôties... des carpes dorées... des truites grosses comme ça !' (Daudet, *Trois messes basses*)... L'article *des*, au point de vue style, note ici des sursauts d'envie gourmande. » (p. 199)

Le rêve ou la distraction sont savamment et joliment analysés, n'est-il pas vrai ?

Le chapitre X contient ces présentations excellentes de tableaux de lieux ou d'événements : « L'unité d'impression est un des principaux effets de

style réalisable au moyen de l'article d'extension, et la description doit souvent à cet article une partie de son harmonie » (p. 163-164). Suit un exemple de Mistral.

« Lorsque les images sont menues ou très diverses, l'emploi de l'article extensif empêche le tableau de « s'émettre ». Ex. : ‘ Mais déjà la ferme était pleine de bruit : dans la cour, *le* coq, *les* poules, *le* chien, tout allait, venait, caquetait, aboyait. Dans la cuisine, *les* casseroles tintaient, *le* feu pétillait, *les* portes s'ouvraient et se refermaient ’ (Erckm.-Chatt., *Ami Fritz*, VI) ».

« La simultanéité d'impression est un autre effet de style réalisable au moyen de l'article d'extension : son emploi, dans la description d'un événement, suffit à ce que les faits paraissent mêlés, confondus, en un mot à ce que ‘ l'ordre dans le temps ’ soit effacé » (p. 164).

Faute de place, pourrais-je dire, selon une formule guillaumienne qui est parfois une rengaine obligée et agaçante, je ne citerai pas la phrase empruntée aux *Martyrs* sous le titre de « tableau de bataille ».

Je ne citerai pas non plus, de Musset et de Zola, deux textes qui s'alignent sur plus d'une grande page et qui sont précédés de ce commentaire : voici deux morceaux où « la distribution des images sur deux plans par une opposition d'articles... n'a d'autre objet que de varier le « rythme intellectuel » en évitant ce je ne sais quoi de monotone, de trop continu..., que l'article extensif introduit à la longue dans la description » (p. 202-203). Le début du même paragraphe 100 intitulé « Alternance stylistique entre réalités de premier plan et réalités d'arrière-plan » fournissait l'explication suivante : « Le procédé, très élégant, consiste à distribuer à l'aide des articles les idées nominales sur deux plans : au fond de la perspective, les images attendues d'après le sujet, et sur le devant du tableau, et par conséquent dans un relief relatif, les images plus rares. » (p. 201-202).

Au chapitre XIV, « La répartition respective de l'article et de l'adjectif possessif » se conclut pour ainsi dire par cette réflexion originale :

« Le portrait est un genre où alternent souvent la *tenue d'objet* avec article ponctuel et la *tenue de mode d'objet* avec article extensif. Ex. : ‘ Harlay était un petit homme maigre, à visage en losange, *le* nez grand et aquilin, *des* yeux de vautour qui semblaient dévorer les objets et percer les murailles ’ (Saint-Simon, *Mém.*, 1, 9). (p. 215-216)

Vous désirez sans doute une explication technique de ces termes : c'était le paragraphe précédent, que je reproduis :

« La *tenue d'objet* se note, d'une manière générale, par l'article ponctuel. Ex. ‘ avoir *une* tête, *des* yeux, avoir *des* yeux noirs, *de* beaux yeux. ’ Mais elle comporte une variante expressive, avec article extensif : la *tenue de mode d'objet*. L'emploi de cette variante sup-

pose des conditions strictement définies : qu'il y ait un adjectif, que cet adjectif *suive* le nom et réponde à la question *comment* ? Ex. : ' Il avait *le* front // haut, *les* yeux // noirs. » (p. 215)

Après ces appréciations de description, de tableaux d'événements ou récits, de portraits, je rapporterai des explications qui mettent en lumière et en valeur des exemples restreints à un vers, une maxime ou phrase célèbres. Soit donc :

Il vient de mourir *un* homme qui faisait honneur à *l'*homme.
 Comment en *un* plomb vil *l'*or pur s'est-il changé ?
Un sonnet sans défaut vaut seul un long poème.

Commençons par une autre sorte d'alexandrin, pris, comme le vers de Boileau, dans ce chapitre de l'extension synthétique.

« On peut citer, comme exemple d'une idée générale ainsi dirigée secrètement vers une application particulière, cette phrase de Napoléon : ' *Un* enfant est toujours l'ouvrage de sa mère. ' La pensée est, certes, aussi générale que possible, et le mot *toujours* est là pour dissiper le moindre doute qui pourrait exister à cet égard, mais pour celui qui la formule, elle est surtout un *résultat d'expérience* ; des faits observés et retenus lui font comme un point d'appui dans la mémoire, et, ainsi, ce n'est point une leçon libre, sans attache avec la réalité positive : un fil, léger sans doute, mais non rompu, la relie au particulier, et c'est au long de ce fil qu'elle se développe. Ceci explique qu'elle « plaise » avec l'article *un*, alors qu'elle « générât » quelque peu l'esprit avec l'article *le*. »

Il n'est pas rare d'entendre imputer cet agrément d'une forme syntaxique, par comparaison avec une autre, à « l'oreille ». Ce n'est qu'une façon de dire, et le mot « oreille », en ce cas, n'est que le nom d'une cause occulte qu'on ignore. En effet, à mesure qu'on se rapproche des sommets où la syntaxe devient purement formelle, les choses qui plaisent à l'oreille sont surtout celles qui plaisent à l'esprit. » (p. 232)

Voici maintenant, sur la phrase de Montecuculli à propos de Turenne, une note du fort chapitre premier, « questions préjudiciales à la théorie de l'article ».

« Il faut entendre par acquisition de « lontains », l'effet de la propension à voir plusieurs plans dans une seule idée. Ainsi le mot *homme* nous laisse, selon que nous dirigeons notre esprit, percevoir « un homme », image concrète et d'un plan proche, ou bien « l'homme », idée aussi *profonde* que celle d'humanité : cette dernière idée est le lontain de la première. Toutes les deux, sans aucun doute, ont toujours existé dans « l'homme », mais elles n'ont pas toujours été si aisément séparables. L'article en permet la séparation la plus nette qu'on puisse imaginer sans recourir à une distinction matérielle. Ex. : ' Il vient de mourir *un* homme qui faisait honneur à *l'*homme '. » (p. 37)

De même, pour le vers de Racine, la remarque VII du chapitre « La forme du nom dans le contexte » explique, indépendamment des contraintes ou des correspondances de mesures dans les hémistiches :

«... Dès l'instant qu'on pense *plomb* comme actuel, on est tenu de penser *or* comme inactuel. La différence d'article fait sentir cette différente *profondeur* des deux idées dans l'esprit. » 'Comment en *un* plomb vil...' La différence d'article « devant des groupes de formation identique » est ainsi expliquée par « la nature du verbe *changer* ». (p. 119)

On désirerait peut-être parfois au cours du livre des considérations supplémentaires de phonétique ou métrique, mais ce livre de « sémantique formelle » ne tient-il pas magistralement sa gageure de faire entendre et voir les appels et correspondances de pensée ? Pour montrer toutes les richesses stylistiques de ce premier ouvrage du maître il faudrait rassembler d'autres parallélismes de mots et de syntagmes. Prenons à travers tout le livre.

« Il faut... s'attendre à rencontrer tantôt : églises *à* coupoles dorées, et tantôt : églises *aux* coupoles dorées. Ceci est plus subjectif que cela. » (p. 260)

« Cheval de bataille » « Cheval du désert » : dans des groupes de noms réunis par *de*, « on emploie l'article *le* lorsque le deuxième nom en raison de son « charme » impressif, ou par l'amplitude de ce qu'il évoque, subit un élargissement : cheval du désert, fleurs des champs, fleurs des bois, homme du monde. » (p. 135)

« Un doux sommeil a fermé sa paupière. » (p. 110) Une note analyse : « Dans cet exemple, *doux* est appliqué mentalement à la sensation éprouvée par le sujet dormant. Si *doux* eût été appliqué en pensée à l'être général « sommeil », il eût fallu dire : 'Le doux sommeil a fermé sa paupière'. La nuance, encore que fine, est sensible. »

« On dira *perdre le sommeil*, car il s'agit en ce cas de la faculté de dormir. *Avoir SOMMEIL*, au contraire, s'adapte étroitement à la sensation momentanée » (p. 240). Pour le « sens abstrait concrété » donnons encore au passage cette explication : dans « perdre patience » le « nom abstrait patience, au lieu de suivre sa tendance naturelle vers l'abstrait, a été réfléchi vers le concret. » (p. 239)

N'est-il pas évident que nous sommes au seuil d'une étude du style avec des paragraphes tels que le « sens impressif concrété » (§ 136), en des expressions du genre de « tenir tête, rendre gorge » où « l'article zéro... permet d'utiliser les parties les plus secrètes, les plus subtiles, du sens des mots », ou § 135, concrétion d'un sens rhétorique :

« La concrétion du sens rhétorique a fourni à la langue nombre d'expressions sans article. Dans toutes, le procédé de formation est très apparent. Soit *fermer boutique*, sens figuré, en regard du sens propre *fermer LA boutique*. Dans la première de ces expressions une figure prête au mot *boutique* un sens abstrait, au moins relativement : *boutique* symbolise « commerce ». Or l'action de quitter le commerce étant effective, et non potentielle, le sens que la figure développe dans ce nom, ou pour mieux dire, *autour* de ce nom, retombe vers le concret : d'où l'article zéro. » (p. 246)

Des considérations comme les suivantes sur le sens et la valeur d'un mot sont plus explicites encore :

« § 80. Le nom employé comme pure valeur impressionnante. C'est le sommet du procédé. Il consiste en ceci : un nom répond très exactement à l'impression qu'on souhaite obtenir ; pour cette raison, et sous cette seule condition, c'est-à-dire sans qu'il soit tenu compte autrement de la réalité, il est introduit dans le discours. Un tel emploi est nécessairement stylistique. Il serait impossible sans des moyens d'art. Voici un exemple : 'La fleur veut mourir où la fleur Est née, Et j'étais si bien sur ton cœur, Ma sœur !' (Moreau, *Contes à ma sœur*). Il est sensible que le mot *fleur* dans ces vers est jeté comme « mot de beauté », pour son effet littéraire. Aussi bien si un autre nom s'était présenté, d'un meilleur rendement impressionnant, eût-il été retenu par préférence, quoiqu'il représentât une tout autre idée. » (p. 179-180)

Poursuivons jusqu'au vocable unique, et recueillons ces lignes dans le dernier chapitre :

« Titres impressionnantes. — Ce sont des titres comme *Mélancolie*, *Solitude*, *Heures sombres*, *Résurrection*, *Pêcheur d'Islande*, etc., dont on pourrait dire qu'ils intitulent non le sujet, mais l'impression qui « monte » du sujet. Ils sont comparables, à cet égard, à certains titres de morceaux de musique tels que *Nocturne*, *Rêverie* : comme ces derniers, ils concrètent en sensation l'idée que les mots contiennent.

La suppression de l'article est particulièrement facile lorsque l'idée ou l'impression à concréter réside dans l'opposition de sens de deux noms coordonnés. Ex. : *Crime et Châtiment*.

Le procédé d'intituler une œuvre littéraire par des mots qui en condensent l'impression paraît être de date récente. C'est une attitude intellectuelle moderne. » (p. 296)

Le *Problème de l'article* n'a-t-il pas cinquante ans ? A la page 225, au chapitre de l'extension anaphorique, on trouve cette explication du sens de « la guerre » :

« § 119. Jonction des perspectives prospective et rétrospective. La direction prospective peut être suivie très peu de temps. Tel est le cas lorsque l'événement se présente comme imminent : *LA guerre*, par exemple, lorsqu'il n'y a plus à espérer la paix. Au moment précis où l'événement se déclenche, on a le sens statique : *LA guerre*, dans l'instant qu'on la déclare, et un moment après, l'événement étant durable, un sens qui chevauche

les deux perspectives : rétrospectif pour ce que l'événement a duré ; prospectif pour ce qu'il est censé devoir durer encore ; exemple : *LA guerre*, dans son actualité en 1916. »

A la page précédente, on peut voir celle des résonances de « la campagne d'hiver (1915-1916) ». Mais à la page 166, on trouvait ceci :

«... La guerre actuelle (1915) nous a accoutumés, sans que nous y prenions garde, à des groupements d'images spéciaux. » Laissons l'exemple, et continuons : « Au surplus, l'existence de rapports associatifs est, en partie, quelque chose d'individuel, qui dépend et des circonstances dans lesquelles le sujet a pu se trouver et de ses dispositions naturelles d'esprit. D'une manière générale, toutes les choses longtemps ou profondément vécues peuvent fournir la donnée d'un tableau où les images s'associent. » (p. 167)

Il y aurait beaucoup à relever sur la notion « images » dans notre manuel de rhétorique et stylistique, sur les images représentant le réel ou traduisant l'impression, ou sur « l'image d'appui » qui dans « chaque représentation... sert de fond aux autres. » (p. 164)

Dépassant une étude de la syntaxe des fonctions et du sens des mots, le chapitre XV ne nous est-il pas utile pour étudier un mécanisme de la métaphore comme de la comparaison ? Ce chapitre comporte comme titre : « La projection d'une image comparante sur une image comparée ». Il serait trop long de citer l'« analyse de la relation », (p. 218) et même l'analyse d'exemples, tels que :

« Notre cœur est *un* instrument incomplet, *une* lyre où il manque des cordes » (Chat., *René*). « La poussière qui fut *un* monde a une autre impression sous mon pied que la poussière qui fut *un* morceau de bois » (Lamart., *Voy. en Orient*, III, fin) (p. 218) — « Le monde scientifique est parcouru, dirait-on, par deux ordres de conquérants : les uns s'avançant pas à pas, d'une force irrésistible, comme la légion de Végèce, les autres, prompts comme *les aigles*, devançant le temps comme *des cavaliers rapides*. » (p. 220-221)

Voici en outre (chapitre XXX) des remarques profondes et fines avec des exemples d'attributs adjectivés :

« § 176 — Définition. La transition incomplète suppose le nom saisi à mi-chemin entre l'état de puissance et l'état d'effet. Elle permet d'obtenir par une sorte de demi-achèvement de l'idée certaines nuances dont il incombe à l'article zéro de suggérer le sentiment. Les transitions incomplètes sont fréquentes devant les attributs, les appositions, et dans les énumérations. § 177. — ... L'attribut adjectivé représente très exactement le procédé de la transition incomplète. La pensée saisit le nom au milieu de la transition, c'est-à-dire à un moment où il est encore très plastique, et elle le reverse en qualité sur le sujet. Ex. : être *homme*, devenir *roi*. » (p. 283). « ... Etre *homme* n'est pas tout à fait la même idée que être *UN homme*. Dans le premier cas, il semble que le mot « *homme* » est pensé plus intérieurement. Impression qui n'est pas inexacte, puisque l'attribut adjectivé est un nom que l'esprit conçoit avant qu'il ait été revêtu d'une forme, c'est-à-dire d'une

enveloppe. ... L'article devant l'attribut s'impose à partir d'un certain degré de force expressive. Là où ce degré n'est pas impliqué par le nom à titre permanent, il peut être atteint momentanément par emploi. C'est ce qui a lieu dans *être un homme*, plus fortement expressif que *être homme*. Ex. : (Vous ne pouvez pas) vous résoudre une fois à vouloir être *un homme* (*Mol. Fem. sav.*, II, 9). » (p. 284).

J'ai tenu à citer tout ceci pour montrer comment le livre joint à la pertinence et à la finesse des démonstrations le sens magistral de la construction d'ensemble fondée sur une puissante théorie. N'avons-nous pas ici, d'autre part, comme une annonce de la théorie de l'incidence, si importante pour la répartition des vocables prédicatifs ?

L'étude de divers procédés de style pourrait glaner encore des exemples et analyses de l'emphase :

« L'emploi emphatique de l'apposition, celui qui procède d'une intention de relever l'importance des choses dites, comporte une transition nominale complète, et par conséquent l'article. Ex. : 'J'ai lu, chez un conteur de fables. Qu'un second Rodilard, l'Alexandre des chats, L'Attila, le fléau des rats. Rendait ces derniers misérables (*La Font.*, III, 18)... Le conducteur s'appelait Fouque, *un personnage* !' (Daudet, *N. Roum.*, IV). » (p. 285)
 « Titres emphatiques... 'La grammaire sans larmes' » (p. 294); négation à caractère d'emphase (p. 299); effets de litote dans des expressions où « l'action de *sans* est visiblement rhétorique » (p. 299) : « être *sans le sou, sans un sou* » (p. 298).

Avec des réflexions que je n'aurai pas citées sur écrivain et lecteur, sur auteur et critique et sens littéraire, avec des formules heureuses pour traduire de fines et savantes appréciations et intuitions, n'est-ce pas toute une stylistique de maints tropes et figures qui est en puissance et même en acte dans le *Problème de l'article* ?

*
* *

N'est-ce pas M. R.-L. Wagner qui a écrit dans des réflexions sur la « Sémantique et ses problèmes »¹ : « Il se peut qu'en fin de compte une analyse de la représentation du type de celle que conduit M. G. Guillaume apporte à la sémantique toujours le même secours qu'à la grammaire » ? — Dans un article riche de synthèse et de promesses sur la « semantique moderne » M. Pottier n'a-t-il pas cité plusieurs fois le nom de Gustave Guillaume ?² — Ayant lu le bel article où M. Meschonnic tente « l'analyse, sinon la définition, structurale d'un des termes les plus courants du

1. *Mercure de France*, 1956, p. 212-216.

2. Dans *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, 1964, II, 1, p. 107-137.

vocabulaire conceptuel, mot « abstrait » riche en sens et en valeurs, le mot IDEE, ainsi que de dix autres, concept, notion, esprit, pensée, connaissance opinion, réflexion, jugement, imagination, souvenir, — qui constituent un ensemble arbitraire mais qui se relient tous à un archisème commun (« objet ou fonction de pensée ») et forment avec le mot *idée* une série paradigmique »¹, j'aurais pu ensuite, en relisant le *Problème de l'article*, collationner avec plus d'intérêt un petit lexique de quelques-uns de ces mots, voir sur quels vecteurs sémantiques et syntaxiques des mots comme « idées, notions, souvenirs » y sont portés, quels critères y sont déterminés pour définir le « statut phraséologique » de ces mots.

« Les Français ont été si bien éduqués par le jeu de leurs articles à percevoir les différents horizons des pensées, qu'ils ont le sentiment net de concevoir deux choses différentes lorsqu'ils disent : 'la notion de vérité' et 'la notion de la vérité', 'la notion de temps' et 'la notion du temps'. Le caractère abstrait du groupe sans article interne ne leur échappe pas » (p. 147).

Je crois pouvoir dire simplement que c'est un des attraits d'un livre de syntaxe comme le *Problème de l'article* de nous faire voyager de surprises en surprises, et de nous fournir maintes délimitations du sens des mots et maintes classifications intéressantes et opportunes.

Le chapitre VI « La forme spécifique du nom » est réservé à des « notions préliminaires ». Dans ces pages « les noms... sont distribués en catégories selon leur pente naturelle, si l'on peut s'exprimer ainsi, vers tel ou tel article ». (p. 95) Je ne donnerai pas ces classifications. Je renvoie pour les « noms de sens extrinsèque » à la définition originale des mots « effet » et « cause » (p. 99), à la distinction entre « intelligence » (non de sens intrinsèque) et « aptitude ». ... « Qu'on essaye de penser « l'aptitude » en général, on n'y parviendra pas. Pour pouvoir tenir l'idée *aptitude* dans l'esprit, il faut la rattacher à quelque autre notion. » (p. 100). Et voici une opposition entre collectifs plus matériels et collectifs seulement formels. « La foule », comme idée générale, est quelque chose de pensable, mais... « la sorte », à généralité égale, est une idée vide de sens. » (p. 102).

Dans ce chapitre VIII d'une richesse surprenante, « les groupes de mots réunis par la préposition « de », il faudrait exploiter de nouveaux titons; l'étude du rapport de forme à matière a expliqué la composition d'expressions comme « un groupe d'enfants », « une foule de gens »,

¹ *Cahiers de lexicologie*, Didier-Larousse, 1964, II : « Essai sur le champ lexical du mot « idée », p. 57-68.

« une misse de choses »; elle nous attire ensuite dans une autre direction, vers des atténuatifs « filet de lumière », « ombre de doute », ou des mots privatifs « manque, besoin d'argent », pouvant comporter des sens de plus en plus subjectifs : « *ombre* est encore quelque peu objectif, mais *impression* ne l'est plus du tout. Ex. : ‘mais ici, dans l'encaissement de cette vallée, on avait déjà une impression de soir.’ (Loti, *Mad. Chrys.*, I) » (p. 139), et je laisse les vues nouvelles sur les noms inchoatifs tels que : « essai, tentative, début... »

Tout ceci sera évidemment valable pour des études de style aussi bien que de sémantique. Retenons particulièrement vers la fin du livre : des mots abstraits qui « restent très près de la *sensation* (c'est-à-dire du concret) »... Tels sont : « peur, honte, faim, soif, besoin, envie, sommeil » (p. 240); des « *noms de degré expressif fort* », qui, « employés comme attributs n'admettent pas l'article zéro. Ex. : être *un* monstre, *un* diable. » (p. 284) ; des « mots essentiellement agissants » (du langage enfantin : *papa, maman*). (p. 300); des impératifs nominaux : « Halte-là ! silence ! patience ! courage ! » (p. 301).

Assurément le « père des synonymistes » aurait joui à lire les explications de mots même très simples comme « bruit, son, silence » (p. 105, 208) et d'une foule d'autres.

Des unités plus vastes sont étudiées fort utilement pour un dictionnaire d'expressions. Parmi « les noms complexes » signalons encore les rapports d'appartenance réelle, virtuelle, annulée, déplacée « le chien du berger, un chien de berger, des bœufs de travail, sa grande puissance de travail », des rapports de lieu « le rat de ville et le rat des champs », de dépendance fonctionnelle « l'enseignement du français, l'abattage des bœufs, une sensation de froid » ; ces derniers exemples définissent un problème de transitivité. — (Citations du chapitre VIII).

Il me faut renoncer à poursuivre. Je pourrais rappeler qu'il y a aussi des distinctions et des groupements intéressants pour des séries d'adjectifs. Devinez-vous toutes les différences qu'il y a entre « coléreux » et « joyeux » ?

On pourrait mentionner même le sens des adjectivales avec le classement des relatives en statiques, prospectives et rétrospectives (chapitre IX). Il y a des définitions originales de plusieurs indéfinis (p. 302, 303). Un ample chapitre (XX) est consacré aux prépositions, indiquant leurs lignes ou infléchissements de sens. (Ce sera *Temps et Verbe* qui présentera une synthèse des conjonctions et locutions conjonctionnelles avec leurs cli-

vages sémantiques.) Pour ne pas oublier les verbes (cf. p. 169), je pourrais énumérer les verbes de position d'existence, de causation, de préhension, de possession, de privation (p. 190 à 198); les verbes rudimentaires dans les juxtaposés (p. 249). Plus tard il sera parlé de la vocation de certains verbes à l'auxiliarité.

Le *Problème de l'article* est donc un livre aux richesses et ressources immenses. Cependant c'est plus tard que seront figurés, dessinés les mouvements de tension particularisante et généralisante, dont le dernier nom n'est pas encore dit, car la pensée du chercheur a voulu toujours mieux définir l'article.

*
* *

Dans ma troisième partie et conclusion, j'ajouterai diverses réflexions complémentaires, qui seront ou non inscrites aux bilans et profits de la lexicologie et de la stylistique, et qui voudraient montrer quelques-unes des perspectives et dimensions que le linguiste m'a révélées dans les études de grammaire.

Gustave Guillaume a écrit :

« ... A la contemplation de la réalité par l'esprit succède peu à peu la contemplation du langage (idéalité). Ceci semble lié à un fait de civilisation : la pensée vivrait davantage parmi les idées et moins parmi les choses. » (*Le Problème de l'article* (p. 46).

En tout cas on peut dire que Gustave Guillaume, linguiste, est devenu de plus en plus linguiste théoricien.

Pour la théorie de la chronogénèse, j'aurai recours à une page d'un philosophe, Jean Nogué, extraite de son livre : *Essai sur l'activité primitive du moi*¹ :

« Comme l'a montré M. G. Guillaume en un ouvrage d'une haute portée philosophique (*Temps et Verbe*), le sujet parlant « je » ne parvient pas d'emblée à cette image optimale du temps que la grammaire traditionnelle présuppose et où les actions viennent se ranger en l'une des trois époques distinctes du passé, du présent, et de l'avenir. Il existe, en effet, dans certains modes du verbe un temps intérieur à l'action, qui répond à des combinaisons particulières de tension et de détension et qui n'implique pas la fixation de l'action en l'une quelconque de ces époques. Lorsque, par exemple, je dis *Marchant*, je désigne par là un certain aspect temporel de l'action, caractérisé par l'équilibre de la tension et de la détension, mais qui est en soi indifférent à la place de cette action en une époque déterminée. Au contraire, si je dis, à l'indicatif, je *Marchai* ou je *Marcherai*, cette place

1. Nogué, *L'activité primitive du moi*, Alcan, 1936, p. 66-67. — Qu'un merci soit adressé à M. Jacob, sans qui je n'aurais peut-être pas connu ces pages précieuses.

est assignée sans ambiguïté possible, le temps n'est plus intérieur à l'action, il comporte une référence à une carte extérieure où elle vient se situer avec précision. Les différents modes du verbe comprennent donc des systèmes temporels plus ou moins développés et il y a lieu par suite d'en étudier l'évolution graduelle. La linguistique ne peut considérer le temps comme une notion simple, elle est amenée à retracer son développement dans une *chronogenèse* dont elle peut suivre les étapes grâce aux différentes *chronothèses* qui l'accompagnent et qui traduisent la position du temps en des formes linguistiques distinctes. »

Ce même auteur qui a un chapitre sur la saisie analytique du présent (p. 77-84) aurait sans doute apprécié les élucidations de M. Valin sur « la langue que l'on est bien obligé de postuler préexistante à son emploi, qui est le discours, sans que pour autant son existence cesse d'être contemporaine à l'emploi qu'en fait le discours. »¹ Ou bien il aurait pu emprunter au livre tout récent de M. Moignet sur « Le pronom personnel français » des phrases telles que celles-ci :

« ... Il apparaît que la fonction spécifique de la personne, en langue, est de permettre de référer les comportements aux structures : il est besoin d'un médiateur pour cela, et c'est pourquoi la partie de langue qui est chargée de ce rôle participe à la fois du verbe, dont elle reproduit la déclinaison personnelle, situant ainsi les comportements par rapport au *moi* pensant, et du nom, par le fait qu'elle désigne des êtres, non certes dans leur substance, mais en ne retenant d'eux que leur position relativement au *moi* pensant. Pour dire quelque chose concernant le comportement d'un être, il est fait appel à un rapport transitionnel qui est celui de la personne, c'est-à-dire, de la référence au *moi*. Le système des comportements, dans beaucoup de langues, est ainsi fait qu'il prend naissance au *moi* pensant (et se pensant comme engagé dans un comportement), et qu'il se développe en éloignement du *moi* : du *moi* au *toi*, du *toi* au *lui* (et au *lui* multiple qui est *eux*), et en considération de combinaisons de personnes différentes auxquelles le *moi* participe : *nous*, et desquelles le *moi* est exclu : *vous*². »

Retournons maintenant au verbe par un autre chemin. « *Cuando tenga dinero, iré a Madrid*³. » Cette phrase (aux propositions qui fiancent le rêve au rêve) est presque le seul exemple d'un livre fort peu volumineux, et sans doute austère : *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*.

Je relève, pour un encouragement à exploiter les ressources de ce « petit » livre qui a condensé ses perquisitions philologiques en une

1. *La méthode comparative en linguistique et en psycho-mécanique du langage*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1964, p. 24.

2. *Le pronom personnel français, Essai de psycho-systématique historique*, Klincksieck, 1965 p. 31.

3. *L'architectonique...*, Munksgaard, 1945, p. 39.

rigoureuse démonstration géométrale, tel avertissement de *Temps et Verbe*¹ :

« L'imparfait historique du grec est une sorte de prolongement de l'imparfait perspectif. Une tension perspective forte peut non seulement entraîner la pensée au-delà du fait envisagé, mais au-delà de l'époque où le fait se situe. Du passé on peut être ainsi entraîné perspectivement jusqu'au présent. Si cela se produit, l'imparfait perspectif requiert d'être traduit en français par le présent et il est dit alors 'imparfait historique'. Exemple : παρελθόντες οἱ Ἀθηναῖοι ἔλεγον τοιάδε « les ambassadeurs athéniens s'avancent alors et parlent ainsi ».

« Un détail attestant que l'imparfait historique est bien un imparfait perspectif maximum, c'est sa fréquence avec certains verbes qui indiquent une mesure préparatoire à l'action, un commencement d'exécution, par exemple ἐκέλευε, ἔπεμπε, ἀπέστελλε, etc., en un mot qui ouvrent de la perspective sur ce qui va être rapporté par la suite.

« Il convient d'ajouter que la tension perspective est un élément fugace du discours, malaisé parfois à déceler dans une langue ancienne. Les contemporains y étaient sensibles, mais nous qui sommes d'un autre temps, voyons les choses avec d'autres yeux, dont la curiosité est jouée par d'autres mobiles, pouvons ne pas en sentir le degré. Généralement, toutefois, elle se révèle même à l'esprit d'un moderne » (p. 94).

Citons enfin, pour revenir au français, un exemple de panégyriste (qu'on pourrait mettre en dyptique avec la parole de l'adversaire de Turenne) :

« Dans le présent historique il convient de voir surtout un moyen de dramatiser les événements, les situations, en les mettant mieux en lumière, sur un plan plus proche. Ex. : 'Turenne *meurt*, tout se confond, la fortune *chancelle*, la victoire *se lasse*, la paix *s'éloigne*, les bonnes intentions des alliés *se ralentissent*, le courage des troupes *est abattu* par la douleur ; tout le camp *demeure immobile* (Fléchier) » (*Temps et Verbe*, p. 60).

Pour une analyse des effets de sens et de style de l'imparfait français on pourra voir la démarche de M. Valin qui procède, me semble-t-il, en trois étapes : 1^o un rappel de ses contradictions apparentes :

... Il n'est peut-être pas de forme dont les emplois soient plus déroutants. Forme de passé, ne le voit-on pas capable d'exprimer le présent (Je *venais* dire à Madame que...), voire le futur (S'il *arrivait* demain, que diriez-vous?). D'autre part, on verra le même imparfait tantôt porter l'expression d'un événement qui a réellement eu lieu (Quand j'entrai, il *lisait*), tantôt jouer sur l'alternance de l'existant et de l'inexistant, comme dans

1. *Temps et Verbe*, Champion, 1929. Signalons la réédition de *Temps et Verbe* suivi de l'*Architectonique*, avec un avant propos de R. Valin, Champion, 1965.

‘Un instant plus tard, le train *déraillait*’ qui peut vouloir dire que le train *a déraillé* ou qu’au contraire *il aurait pu* dérailler et que, par conséquent, *il n'a pas déraillé*^{1.} »

2^o Une liste développée d’exemples classés qui commente brièvement les valeurs de sens, ou nuances de style². Et surtout 3^o une explication de ces effets et valeurs divers, multiples, contradictoires, à partir de leur source puissancielle, de la composition ou nature, et de la position en système de cette forme d’imparfait, pour laquelle :

a) « Une première variable, fondamentale, est constituée par la quantité d’accompli retenue dans la forme. Nous symboliserons cette variable par x .

b) La deuxième variable, conditionnée par la première, est la quantité d’accomplissement perspectif que conserve en elle la forme. On désignera par y cette deuxième variable.

c) La troisième variable — qu’on pourrait être tenté d’oublier — est la distance à laquelle l’événement évoqué par la forme d’imparfait se situe par rapport au présent. Nous appellerons cette dernière variable ζ ^{3.} »

Je souhaite, qu’en plus des travaux ou de thèses essentielles déjà publiés, beaucoup d’autres nous fassent voir les jeux des morphèmes verbaux avec le sémantème. Une note du *Problème de l’article* y invitait déjà : « Les formes temporelles françaises nous montrent un procédé où la diversité d’effets s’obtient sans qu’il y ait « coupure » du verbe en plusieurs verbes » (p. 37, note 3).

Je souhaiterais des leçons nouvelles qui développeraient ces deux paragraphes d’un article sur « la représentation française du temps » :

« C'est, fondamentalement, l’alternance des deux considérations, incomplétude et complétude, qui provoque dans le discours, à la date ancienne à laquelle on se reporte, le changement d’aspect. Et actuellement encore, en russe — cette langue a non seulement conservé à la catégorie de l’aspect son état ancien, mais a donné à cette catégorie, en raison de l’insuffisance du système des temps, un grand développement, — en russe *pit'*, aspect indéterminé du verbe dont le sens est « boire », signifie boire indépendamment de tout accès à une totalité; tandis que *vy-pil'*, aspect déterminé du verbe, signifie la même idée de boire, emportant avec soi un sentiment d'accès à une totalité (boire le contenu entier d'un récipient, boire tout, boire d'un coup (le tout), etc.). Le facteur expressivité intervient dans le choix de l’aspect.

A date actuelle, dans les langues les plus évoluées, la catégorie de l’aspect ne marque plus la distinction du verbe saisi en incomplétude et du verbe saisi sous complétude, mais celle, qui en est du reste historiquement l’au-delà, du verbe perçu en *immanence* (mar-

1. Valin, *La méthode comparative*, p. 20-21.

2. Valin, *o. c.*, p. 32-33.

3. Valin, *o. c.*, p. 41.

cher) et du verbe perçu en *transcendance* (avoir marché). L'ancienne distinction d'*aspect*, celle d'incomplétude et de complétude de l'image verbale, a été, dans les idiomes très évolués, et notamment en français, transportée, mutatis mutandis, au système des *temps*.¹ »

Ces perspectives diachroniques invitent à la recherche ; on retiendra en même temps les réflexions de *Temps et Verbe* sur : « avoir mis son chapeau » et « mettre son chapeau », et sur les verbes et les emplois « où la séquelle verbale exprimée par l'aspect extensif s'image à peine » (avoir marché, marcher) (p. 21).

La vaste thèse de M. Stéfanini² s'est inspirée de l'article « Existe-t-il un déponent en français³ ? » Les étudiants d'ordinaire apprécient les correspondances patentées du psychisme et de la sémiologie par exemple dans nombre de verbes latins. Si j'imiter, je suis actif mais aussi passif : total = moyen : « imitor » ; si « je m'emporte », ne suis-je pas plus dominé que dominant : « irascor ».

« Un verbe moyen, actif dans la voix mixte — c'est-à-dire en latin un déponent — est un verbe qui tout en attribuant au sujet la situation d'agent y associe, y involue, selon une proportion indéterminée, une situation de patient, plus ou moins aisément discernable dans les verbes anciens, dont l'exact entendement, tributaire dans ses nuances d'une civilisation disparue, échappe toujours un peu à l'esprit d'un moderne, même très instruit de l'antiquité.

Des exemples aideront, en cette matière délicate, à fixer les idées.

Soit le verbe qui signifie en latin « suivre » : *sequor*. Il appartient à la voix mixte de synthèse et y constitue, étant actif, un déponent. Suivre, c'est en effet, pour le sujet, d'une part, faire preuve d'activité, et, d'autre part, dans cette activité même, faire preuve de passivité, vu que le sujet qui va à la suite règle son mouvement par une sorte d'obéissance sur un mouvement dont il n'a pas l'initiative, auquel il ne fait que se conformer » (p. 138-139).

N'est-il pas évident qu'une théorie syntaxique du mode, qui en fait une sorte de dioptrique de la visée, sera propre à révéler les virtualités sémantiques du verbe principal, du verbe regardant ? De fait, il me semble que la thèse de M. Moignet fournit comme *Temps et Verbe* de fines ana-

1. *Langage et Science du langage*, Nizet-Presses de l'Université Laval, 1964, p. 191. Reproduction d'un article paru dans *Le français moderne*, janvier 1951 : « La représentation du temps dans la langue française ».

2. *La voix pronominale en ancien et en moyen français*, Publication des Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, 1962.

3. *Langage et Science du Langage*, p. 127-142 ; (reproduit *Le français moderne*, janvier 1943) ; les citations sont tirées des pages 138-139.

lyses des verbes régissants, et procure des satisfactions aux quêteurs de syntaxe, de sens et de style¹.

Dans un compte rendu de notre cahier intitulé : *Analyse de textes, propos sur la méthode*, M. M. Barral nous a fait l'honneur de cette appréciation : « Cette dernière partie du cahier forme une rapide revue des théories de G. Guillaume. On peut retenir la notion d'incidence par laquelle l'auteur justifie l'antéposition de l'adjectif et explique l'hypallage qui est un transfert d'incidence² ».

N'est-ce pas ainsi que « la visite inopinée d'une journée de printemps radieuse » devient chez Proust « la visite inopinée et radieuse d'une journée de printemps », ou qu'on a le même échange, plus complet, des qualificatifs dans ce vers de la comtesse de Noailles : « La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris... » ?

Je pourrais renvoyer au début du 4^e cahier de *Linguistique structurale*³, ou au début du travail de M. Moignet « sur l'incidence de l'adverbe et l'adverbialisation des adjectifs⁴. » Le rapport de l'adverbe à l'incidence externe ou interne de l'adjectif ou du verbe est illustré par les exemples suivants :

Pierre écoute attentivement ; Pierre attend vainement.

Un enfant extrêmement faible ; Un enfant physiquement faible.

et il faudrait citer ensuite : chanter fort ; penser fortement, et reproduire l'explication magistrale que donne Gustave Guillaume « dans un ouvrage encore inédit » : « Dans *chanter fort*, c'est le chant, nominalement évoqué, qui est déclaré fort. Dans *penser fortement*, c'est l'activité pensante, verbalement évoquée, qui est déclarée forte, puissante. Nombreuses sont les nuances issues d'un infléchissement — d'une courbure — de l'adverbe, qui, dénoncé par le refus de la caractéristique *-ment* finale, en déporte l'assignation, demeurée verbale, du comportement opératif que le verbe désigne expressément (ex. *penser fortement*) à sa suite

1. *Essai sur le mode subjonctif en latin post-classique et en ancien français*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Alger, P. U. F., 1959.

2. *Revue des Langues romanes*, no 1963, p. 253.

3. Presses de l'Université Laval, Québec, 1955. Ce cahier, intitulé *Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française* est reproduit dans *Langage et Science du langage*, p. 250-271.

4. *Travaux de linguistique et de littérature*, I, Strasbourg, 1963, p. 175-194. (Citations empruntées aux premières pages.)

résultative nominale non expressément désignée (dans *chanter fort* : le chant résultant.) »

Comprendons d'abord que pour le substantif « la forme qu'il est en langue... se réfère exclusivement à la notion qu'il signifie, qui en est la matière ». Qu'on me permette maintenant de choisir d'autres exemples : Le mot « firmament » ou le mot « grelot », se rapportant à eux-mêmes, assignant ce qu'ils désignent, ont leur incidence normale dans leur propre champ de signification ; de même le collectif « troupeaux », le mot plus abstrait « bonté ». Disons : substantif, incidence interne.

Par contre un mot comme « immense » se dira aussi bien du « firmament », de la plaine, etc. : « toute une mer immense où fuyaient des galères » ; « l'étendue est immense et les champs n'ont point d'ombre. »

« Vagues » est le qualificatif d'expressions comme « terrains vagues, douleurs vagues, idées vagues ».

De même, si je dis « palpite », je cherche à rapporter cette notion à quelque support ; le cœur « palpite » ; (en plus imagé) « L'étendard déployé sur l'arsenal palpite » ; « L'océan sonore palpite... ». Le verbe « tombe » aura, de par sa signification, une tendance normale à se rapporter à un plus ou moins grand nombre de sujets : « la pluie tombe », « la foudre au capitolin tombe », « le chapeau tomba ».

Résumons : verbe et adjectifs : mots prédictifs comme le substantif, mais qui ont en outre un régime d'incidence externe.

Article du *Grand Larousse encyclopédique* (vol. X, p. 641) pour : « vaguement », adv. : De façon imprécise.

« D'humbles regards vaguement suppliants » (Samain).

« Les doux hibous nagent vaguement dans l'air » (Verlaine).

« Il donnait vaguement à penser à un homme de loi » (Van der Meersch).

Dictionnaire de l'académie (6^e édition) :

Immensément : adv. : d'une manière immense. Il est immensément riche. J'ai perdu immensément. Il en a coûté immensément pour achever cet édifice.

L'adverbe se rapporte à un mouvement d'incidence, au rapport de l'adjectif ou du verbe à leur support substantif.

Conclusion : adverbe de manière = mot prédictif avec incidence externe du second degré.

Avais-je raison d'écrire : « En emploi, le mouvement d'incidence peut

avoir son point d'impact plus près de tel élément du rapport. Exemples de Maupassant (chez Nilsson-Ehle) : 'Elle le trouvait *souverainement* gentilhomme.' 'Il regardait *fixement*, sur la berge en face, un pêcheur à la ligne immobile.' L'idée verbale attire particulièrement l'adverbe, parallèlement à « regard fixe »¹.

Que la grammaire nous ramène finalement à la poésie pour écouter maintenant deux ou quatre alexandrins :

« Ruth songeait et Booz dormait ; l'heure était noire ;)
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament ;
(C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.) »

* * *

A partir d'expressions comme « j'ai grand faim, j'ai très peur » où le dernier mot hésite, où il est comme indécis pour sa forme et catégorie ultime (est-il pré-substantif, quasi adverbe ?)², ou à partir de réflexions sur l'achèvement formel de mots comme « courir » et « course » (« course » représente matériellement — en discernement — la même idée de procès que *courir*), mais l'opération « d'entendement » a fait un substantif³), saurais-je en venir à évoquer la théorie guillaumienne de la racine, ou de la formation d'un mot chinois, et la théorie des trois aires ?

Je termine court par deux notes et une citation de ce puissant article de 1939 : « Discernement et entendement dans les langues. »

« Bien des choses dans les langues indo-européennes, même très évoluées, révèlent qu'elles furent des langues à *racines* avant de devenir des langues à *radicaux*. » (p. 93, note 12). « On notera que la racine, parce qu'elle représente un discernement qui a peu duré, dont l'action particularisatrice s'est donc peu marquée, est constamment l'expression d'une notion fort *imparticulière* » (note 14). « Le mot des langues indo-européennes et le mot chinois ont en commun, parce que c'est une propriété constante du mot en toute langue, de provoquer un défilé d'images affines.

1. *Analyse de textes : Propos sur la méthode*, Marche armoricaine 2, 1962, p. 110.

2. Cf. Moignet, *L'adverbe dans la locution verbale*, Cahiers de Psychomécanique du langage, n° 5.

3. L'article paru dans le *Journal de Psychologie*, avril-juin 1939, est reproduit dans *Language et Science du Langage*. Cette première citation de l'article « Discernement et entendement dans les langues », sous-titré « Mot et partie du discours », est extraite de la page 90.

Mais la raison — et peut-être dirait-on mieux le principe — de l'affinité des images n'est pas identique dans le mot des langues indo-européennes et dans le mot chinois » (p. 95)

Sans être accusé de poésie, je pourrais sans doute revenir à mon point de départ et au thème de l'extension impressionnante ; je ne citerai que la phrase initiale de la définition d'un « thème » : « Les noms, tels qu'ils existent en nous, à l'état de puissance, ont entre eux une infinité de liens, et il suffit, dans bien des cas, d'en prononcer un pour qu'aussitôt d'autres, en plus ou moins grand nombre, viennent mentalement s'y joindre¹. »

Il ne m'appartient pas d'apprécier les analyses et synthèses qui datent de vingt ou de quarante ans après la publication du *Problème de l'article* ; je rappellerai seulement que l'avant-propos de ce premier livre révélait déjà un puissant comparatiste des langues européennes.

En somme, j'ai voulu rendre témoignage à un grammairien assurément génial, qui a ouvert à la linguistique des perspectives profondes, vastes, et enthousiasmantes.

Angers.

Gabriel GUILLAUME.

1. *Le problème de l'article*, p. 162,